2557 1886 P. Bédard.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 25 JUIN 1883, PAR M. LE CURÉ LABELLE

SUR

LA MISSION

DE LA

RACE CANADIENNE-FRANÇAISE

EN CANADA.

En vente, au profit de la colonisation, chez tous les libraires

PRIX: 25 CTS.

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1883

LE CURÉ LABELLE

L'APOTRE DE LA COLONISATION

DISCOURS

PRONONCÉ LE 25 JUIN 1883, PAR M. LE CURÉ LABELLE

SUR

LA MISSION

DE LA

RACE CANADIENNE-FRANÇAISE

EN CANADA.

En vente, au profit de la colonisation, chez
tous les libraires

PRIX: 25 CTS.

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.

1883

FC 2922
.9
N3
L3

DISCOURS

Prononcé le 25 juin 1883, par Mr le curé Labelle, sur la mission de la race canadienne-française, en Canada.

Quis, putas, puer iste erit ?
(SAINT LUC, CHAP. 1, 66.)

MONSEIGNEUR ET MES FRÈRES,

Voilà dix-huit cents ans, un grand événement se produit dans la Judée au sujet de la naissance d'un enfant. Un archange descend du ciel pour l'annoncer. Une mère stérile reçoit le privilège de la fécondité. Le vieil époux, à cause deson incrédulité, perd l'usage de la parole jusqu'au moment où Jean-Baptiste paraît sur la terre. Alors Zacharie, dans un cantique sublime, exalte la munificence et la gloire de son Dieu. Ceux qui sont les témoins de ces merveilles ou qui en entendent parler dans les montagnes, ne peuvent cacher leur joie et leur ravissement. Tous ces prodiges restent gravés dans leurs cœurs, et, sous l'effet de leur étonnement, ils se disent entre eux : Que pensez-vous que sera cet enfant ? *Quis putas...* La vocation de Jean-Baptiste était noble, grande, sacrée, prophétique. Il était appelé à être le précurseur du Christ, l'aurore qui précède la lumière, le flambeau qui éclaire la voie pour aller à Jésus-Christ. Jean-Baptiste fut fidèle à sa mission. Sa chasteté, son humilité, sa sobriété,

sa pénitence donnait un poidsimmense à l'autorité de sa parole. Sans cesse il prêchait la vérité avec une sainte hardiesse. Il était l'ennemi implacable de l'hypocrisie, de la fourberie, du mensonge. Sa franchise faisait trembler les rois et les grands de ce monde. Il mit le sceau à sa doctrine en l'arrosant de son sang. Jean-Baptiste fut immolé, mais il ne fut pas vaincu. La vérité est une plante de l'éternité, qui germe et fructifie dans le sang. C'est alors qu'elle fait épanouir ses plus belles fleurs et porter ses fruits les plus délicieux. Le sang des premiers fidèles n'était-il pas une semence de vie qui multipliait les chrétiens. D'ailleurs le Calvaire est là comme preuve irrécusable. Pour nous consoler, le temps est un glaive sanglant qui tue et les persécuteurs et leurs disciples.

Quel autre patron que saint Jean-Baptiste pouvait mieux convenir à la société canadienne-française !

Pouvait-on proposer un plus beau modèle à imiter, de plus beaux exemples à suivre et pour la nation et pour les individus ? Si le but est élevé, il est digne d'une nation qui se fait toujours gloire de s'éclairer des lumières de la religion et de mettre l'arche de ses libertés civiles et sociales sous la sauvegarde de la vertu.

Cette belle fête que nous célébrons aujourd'hui avec tant de pompe, dans la grande métropole commerciale de la Puissance, la réunion de ces associations nationales, des membres de ces institutions religieuses, en un mot, de tous les Canadiens-Français sans distinction de partis, au pied des autels, sous le drapeau de Jean-Baptiste, cette magnifique démonstration, dis-je, n'est-elle pas une marque éclatante que la religion est l'âme de notre nationaité et que nos ancêtres, hommes de foi et de dévouement, vivent encore dans leurs descendants. En face de cet imposant spectacle de la religion embrassant la patrie, n'est-on pas tenté de s'écrier avec le prophète

Balaam : " Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob ! que tes pavillons, ô Israël, sont merveilleux ! "

C'est Dieu qui crée les empires comme les individus. Chaque nationalité, dans l'économie providentielle, a une mission à remplir. Il en est de même de chacun de nous. Les saintes Ecritures nous parlent souvent des desseins de Dieu sur les nations et sur chaque homme qui naît en ce monde S'il en est ainsi, il n'est donc pas étonnant de dire que la race française doit avoir sa vocation dans l'Amérique Britannique du Nord et que si elle veut vivre forte et respectée, elle doit toujours marcher dans l'orbitre que, dès l'origine, la main puissante de l'Eternel lui a tracé. En effet, si la naissance de notre petit peuple n'a pas été signalée, comme celle de Jean-Baptiste, par des événements aussi extraordinaires, cependant il sera facile de remarquer que notre nationalité, en étudiant sa marche historique à travers les vicissitudes des temps, a été touchée du doigt de Dieu ; que relativement pour le bien de tous, elle est appelée à de grandes destinées dans notre organisme social ; qu'elle est indestructible par les signes de vitalité qui la distinguent, si toutefois nous demeurons fidèles à cette belle vocation que la Providence nous a assignée dans notre cher Canada et dans l'Amérique.

Pour nous convaincre de cette vérité, qu'il me soit permis de jeter avec vous un regard rapide sur notre histoire, 1° durant la domination française, 2° durant la domination anglaise, et c'est alors que l'on pourra s'écrier avec bonheur : *Quis, putas, puer iste erit ?*

I.

Ce fut une pensée de foi qui inspira les rois de France à établir le Canada. Ils voulaient étendre le royaume de Jésus-Christ et évangéliser en même temps les nations barbares. Faire, en Canada, une

race virile, vigoureuse, éminemment chrétienne par ses vertus et son zèle à les répandre parmi les sauvages, c'était là le but de leur ambition. Les passions humaines pouvaient bien se mêler à ce noble projet et essayer de le restreindre au niveau de leurs vils intérêts, mais lisez les lettres de François Ier, de Henri IV, de Louis XIII et vous serez frappés de voir combien cette idée religieuse était vivace dans leur cœur et comme ils ne cessaient de la recommander à leurs subordonnés.

Ce pays reçut le nom de Nouvelle-France parce que l'on voulait perpétuer sur cette terre vierge les nobles traditions religieuses et nationales de la mère-patrie.

Pour réussir dans cette grande entreprise, on choisit une race d'élite, la fleur de la nation francque, et on la jeta sur les bords enchantés du majestueux Saint-Laurent. C'était la voie principale et la clef d'un immense empire.

Nous avons raison de nous enorgueillir de notre origine. La source en est pure comme du cristal. Le manteau de l'honneur, de l'honnêteté, de la noblesse et de la vertu couvre déjà notre berceau.

La France n'eut pas à rougir de ses enfants. Qui pourrait raconter le courage, l'énergie, les hauts faits d'armes, les actions héroïques de ces hardis pionniers de la civilisation chrétienne ! Avec la pointe de leur épée, ils laissent partout des marques indélébiles de leur bravoure et les annales militaires enregistrent les plus beaux triomphes.

Durant le temps de la paix, le fusil d'un main, la charrue de l'autre, ils cultivent la terre. Durant le temps de la guerre, ils sont des lions sur le champ de bataille. La valeur supplée au nombre. Ils font des luttes de géants. Le climat le plus rigoureux ne peut dompter leur ardeur invincible pour les combats. Ils sont la terreur des ennemis. Les sauvages les craignent, les estiment, les respectent.

Dans les temps anciens et modernes, citez-moi des capitaines plus intrépides que d'Iberville, Montcalm, Lévis. Sous les plis de leur drapeau triomphant, je lis ces victoires mémorables : Monongahela, Carillon, Montmorency, Plaines d'Abraham.

Peut-on oublier Dolard et ses compagnons, qui furent su blimes d'héroïsme !

En même temps que leur vaillante épée est un rempart pour la patrie, ils l'embaument du parfum de leurs vertus. Ils jettent un sillon de foi, d'amour et d'espérance que leurs descendants devront féconder dans la suite des âges. Ils savent que la seule base de toute grandeur solide et durable est dans la religion. Aussi Montesquieu, que l'on ne soupçonnera pas de favoritisme, a dit : " Celui qui n'a pas du tout " de religion est un animal terrible qui ne sent sa " liberté que lorsqu'il déchire et dévore." Les lueurs de l'incendie qui a déjà embrasé l'Europe et qui menace encore de l'enflammer, confirment pleinement la pensée de cet écrivain.

Nos pères sont des chrétiens dans la force du mot : ils ressemblent aux *preux* des croisades. Ils grandissent à l'ombre de leurs institutions religieuses qui les protègent sous le double voile du sacrifice et de la sainteté. Le mobile de leur action fut la gloire de Dieu et l'honneur du pays.

Sous la domination française, on ne peut donc nier que nos ancêtres furent grands et comme citoyens, et comme soldats et comme chrétiens.

Si " noblesse oblige," jugez de la gravité de nos obligations sous la domination anglaise. *Quis, putas, puer iste erit ?*

II.

La race anglo-saxonne marquée d'une trempe spéciale et particulière s'était établie notre voisine dans l'Amérique du Nord. De là rivalité d'intérêt entre les deux pays. Les passions de l'ancien con-

tinent se reflètent dans le cœur des habitants du nouveau monde. Il s'en suit naturellement des luttes sanglantes.

En ce temps-là, la royauté, en France, s'abreuvait à la coupe de la volupté. Le vice flétrit le cœur, dégrade l'intelligence. Le nouveau Sardanapale ne comprit pas l'importance de cette colonie et pour combattre un ennemi dix fois plus nombreux, il abandonna le pays à ses propres ressources, et pour comble de malheur aux exactions et à la rapacité d'employés malhonnêtes, qui n'avaient pas plus d'honneur que d'entrailles. D'ailleurs ce n'était que la perte de quelques arpents de neige aux yeux du philosophisme qui commençait à couvrir la France d'un voile ténébreux et sinistre.

L'Anglais est un peuple réfléchi, laborieux, calculateur. Sa tenacité est extrême, sa persévérance à toute épreuve, sa constance invincible. On peut lui appliquer ces paroles des Livres saints qui peignent le peuple romain : " Ils ont réduit sous leur puis-
" sance les métaux d'argent et d'or et possédé tous
" les lieux par leur sagesse et leur patience ; ils ont
" broyé les nations les plus lointaines, anéanti les
" rois placés aux extrémités de la terre et les autres
" leur ont payé le tribut."

Le dernier coup de canon fut une victoire pour l'honneur des armes françaises. C'était comme le dernier salut solennel du Canada à la France. La Providence jugeait que c'était assez. Elle voulut greffer notre race sur le tronc britannique malgré la diversité de langage, de mœurs, de religion des deux nations. Comme ces lois de la nature qui semblent se combattre pour se détruire et qui, par un secret ressort que l'on ne peut entrevoir dans le plan divin, tournent au profit d'un but plein de sagesse, il en fut de même du sort futur de notre nationalité. On croyait que c'était un grand malheur pour nos ancêtres et leurs descendants que de passer sous le

joug de l'Angleterre et cependant ce fut notre bonheur à tous. En changeant de régime, nous avons évité les maux, les errements de la révolution française et les violents soubresauts de la politique de la France qui se font sentir jusqu'à ce jour. Nous pouvons donc nous écrier avec le saint vieillard Zacharie : *Salutem ex inimicis nostris.*

Quoique nourri de la sève britannique, notre rameau a porté ses fleurs et ses fruits comme si le grand siècle de Louis XIV se fut prolongé parmi nous jusqu'à ce jour, fleurs et fruits qui ont donné une nouvelle vigueur à l'arbre et ont ajouté à sa beauté.

Comment pouvait-il en être autrement ? Une nation que l'on subjugue inspire d'autant plus d'estime à ses vainqueurs qu'elle déploie plus de courage sur le champ de bataille, qu'elle défend avec plus d'énergie et d'ardeur sa religion, sa langue et ses lois, de sorte qu'elle puisse dire à la fin de la lutte : *Tout est perdu, fors l'honneur.* Comment le vainqueur qui a été obligé de mettre en ligne de bataille dix contre un pour soumettre ce pays, ne peut-il pas concevoir la plus haute idée de ce petit peuple qui arrose le sol de la patrie d'un sang aussi généreux et aussi abondant ? Le conquérant, tout en travaillant à façonner cette race à l'image de ses institutions, ne doit-il pas être fier de se l'attacher en respectant ses lois, sa langue, sa religion ? C'est ce qui est arrivé malgré plusieurs tentatives contraires qui aboutirent heureusement à un échec, parce que toute la nation présentait un front d'airain contre toute innovation qui l'éloignait de l'esprit et de la lettre de la capitulation. Qu'en est-il résulté pour l'Angleterre ? C'est qu'elle doit à la fidélité de ses nouveaux sujets la conservation de cette colonie qui est un des plus beaux fleurons de sa couronne. Le Canadien-Français ne ménagea pas plus son sang pour l'Angleterre qu'il ne l'avait fait pour la France. A côté de

Carillon brille la victoire de Chateauguay. Le Canadien-Français devint donc, non seulement par affection et par honneur, mais encore par un lien plus sacré, la conscience, un des plus fermes appuis du trône de la fière Albion. A l'exemple de saint Paul, qui se glorifiait de son titre de sujet romain, aujourd'hui le Canadien-Français dit partout avec orgueil : Je suis citoyen anglais.

Sans doute que nous ne pouvons pas renier le sang français qui coule dans nos veines, et si nous n'aimions pas la France, pourrait-il nous rester assez de cœur pour aimer l'Angleterre ?

Les deux races ont plus d'affinité qu'on ne le pense par le sang breton et normand qui coule dans leurs veines. Le Breton n'a t-il pas émigré dans la Petite Bretagne et le Normand n'a-t-il pas conquis l'Angleterre ? Or les Bretons et les Normands ne sont-ils pas les tiges-mères de notre race ?

Les événements qui se sont succédés par le passé, des projets funestes dirigés contre nous et retournés en notre faveur par notre union et l'aide de Dieu, la fécondité de nos familles qui rappelle celle des Juifs au milieu des Egyptiens, notre voisinage des Américains, notre amour pour la religion, la sagesse de nos évêques, le dévouement du clergé, la docilité du peuple à ses pasteurs, toutes ces circonstances réunies et beaucoup d'autres encore ont confirmé de plus en plus l'existence de notre nationalité et lui assurent un grand rôle dans la Puissance du Canada. Pour nous maintenir, nous conserver, nous développer, donner au tronc social une grande force de vitalité et conserver l'harmonie dans toutes ses branches, notre constitution nous procure les avantages de la centralisation en même temps que ceux de la décentralisation tout en laissant un libre jeu à nos institutions provinciales. Nos hommes d'Etat ont compris la profondeur de ce mot de Montesquieu : " La grandeur du génie ne consisterait-elle

« pas à savoir dans quel cas il faut l'uniformité et « dans quel cas il faut des différences ? »

Il semble que sur cette terre d'Amérique, la Providence nous a donné à remplir, sous le rapport intellectuel et moral, la mission de la France catholique en Europe.

N'est-il pas vrai que nous sommes le pays qui, relativement à sa population, possède le plus grand nombre d'hommes qui aient suivi un cours complet d'études classiques ?

Sous les rayons vivifiants du soleil de la charité, les œuvres saintes se sont multipliées au milieu de nous. Partout, dans les Etats-Unis comme dans la Puissance, nous rencontrons le prêtre canadien qui distribue le pain de la parole de Dieu et qui par là étend naturellement notre influence. Nous comptons des missionnaires jusqu'au climat glacé du Pole Arctique et jusque sous les chaleurs brûlantes des Tropiques.

Que dire de nos grandes institutions religieuses, ces boulevards de notre nationalité, qui sont placées, comme des sentinelles avancées, sous la triple garde de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance ; qui se sont fortifiées avec la nation ; qui ont jeté de si profondes racines dans notre sol qu'on ne pourrait y porter une main sacrilège sans risquer de tout ébranler ! Parlerai-je de ces séminaires, de ces collèges qui sont les sanctuaires de la science sacrée et profane et que les étrangers nous envient ? C'est là que nos prêtres, poussés par le sentiment du sacrifice et de l'abnégation, s'enfoncent dans la solitude du cloître pour s'instruire et instruire les autres d'après les principes de la véritable religion et de la haute éducation classique. C'est là que se forment des hommes supérieurs qui deviennent si utiles à l'Etat et si précieux pour l'Eglise.

Comment louer ces couvents peuplés d'anges terrestres qui envoient en tous lieux des essaims de jeunes vierges pour y répandre le parfum de leurs

vertus et donner les avantages d'une éducation saine et chrétienne !

Chaque plaie de l'humanité souffrante n'a-t-elle pas fait surgir pour la soulager ou la guérir d'admirables communautés de religieuses, qui portent dans leur âme comme sur leur figure, l'empreinte de la charité et de la sainteté ?

A tous ces signes, vous reconnaîtrez que notre nationalité a une sève qui engendre continuellement la vie et qui l'empêche de périr.—*Quis, putas, puer iste erit.*

Ah ! ce mot de nationalité est un mot magique qui fait vibrer tous les cœurs parce qu'il est un don de Dieu, l'ouvrage de nos ancêtres, un noble héritage que chacun de nous doit être jaloux de transmettre à ses enfants. C'est un diplôme national qui exprime qu'une population a un nom dans l'histoire, une place distincte sur le globe, jouit d'une vie propre, a une voix dans l'assemblée générale de la nation, un rôle à remplir dans l'organisme général, une langue qui la distingue, un territoire où elle pourra pousser à l'aise de vigoureux rejetons. A ces caractères distinctifs, qui ne reconnaîtrait pas là la race canadienne française ?

Si la terre que nous travaillons et qui se couvre pour nous nourrir d'un manteau de cultures variées réagit sur nous en nous donnant un cachet territorial qui nous suit partout, jugez quel noble empreinte doit un jour reluire sur nos descendants en examinant la beauté de notre pays, son immensité, ses richesses inépuisables, son sol fertile, ses grands lacs, ses magnifiques rivières, ses paysages délicieux ?

Je ne crains pas d'avancer que notre pays, pris dans son ensemble, n'est surpassé par aucun pays du monde ; et que l'on sache que le Canadien qui n'estime pas son pays du moins l'égal des autres pays, c'est comme l'enfant qui ne met pas sa mère au-dessus de toutes les femmes : un mauvais cœur.

Peut-on douter maintenant de l'existence future de notre nationalité avec tous les éléments qui la constituent et qui lui donnent une physionomie propre ? Peut-on tenter de la faire disparaître sans conduire l'état à une désorganisation générale ? On a essayé cette triste expérience sur l'Irlande et le résultat n'a produit que des fruits amers, et pour l'Angleterre et pour l'Irlande.

Avons-nous à craindre la perte de notre langue, la persécution de notre religion ?

C'est dans notre langue que le génie humain, dans tous les genres, a déployé ses ailes dans tous son ampleur. La diplomatie lui assure un règne universel.

C'est donc la langue des ambassadeurs et c'est pour cette raison que toutes les cours de l'Europe se font gloire de parler correctement cette langue. Si la langue anglaise est la langue de l'Amérique du Nord, la langue française est celle du monde entier comme autrefois les langues grecques et latines. Un grand écrivain a laissé échapper cette pensée : que tout homme instruit parmi les nations policées de l'Europe, croit qu'il manque quelque chose à son instruction quand il ignore notre langue.

D'ailleurs nous aurons toujours la prédication évangélique dans nos églises, et nos collèges et nos couvents entretiendront sans cesse le feu sacré de la bonne et saine littérature française. Cette langue française conservera son omnipotence générale aussi longtemps qu'il y aura une France sur le globe et une province de Québec en Amérique.

Nos hommes instruits en apprenant parfaitement l'anglais, qui nous est si nécessaire pour faire valoir et défendre nos droits, n'ont pas à craindre que par là notre langue disparaisse, au contraire, c'est une arme qui nous aide à mieux la défendre quand elle est attaquée.

Passons à la persécution religieuse. Aujourd'hui que les doctrines les plus subversives contre l'ordre

et l'autorité pénétrent dans tous les pores de la société, comment persécuter une religion qui est la meilleure garantie du trône et de l'autel ? Il est vrai que Dieu est intolérant contre toute erreur par la nécessité de sa nature, mais il n'est pas persécuteur puisqu'il fait luire son soleil sur les bons et les méchants, et qu'il nous a donné la parabole de l'ivraie et du bon grain pour nous enseigner la ligne de conduite que nous devons suivre dans les circonstances particulières où nous pouvons nous trouver dans le chemin de la vie. C'est pourquoi nous laissons les autres croyances jouir de la liberté dont nous jouissons nous-mêmes.

Quoiqu'il en soit la persécution doublerait nos forces en produisant l'union parmi nous et réveillerait notre apathie sur des questions vitales pour notre avenir national. L'état serait troublé jusque dans ses fondements et le bonheur, la joie, l'harmonie, la prospérité, ne reviendraient sur nos rivages que lorsque le règne de la Justice aurait reconquis sa place parmi nous.

L'adversaire le plus à redouter pour notre nationalité, ce n'est pas la constitution qui la protège, ni les protestants, qui peuvent nous jalouser, mais quel est-il donc ? me direz-vous. Cet ennemi le plus à craindre.....c'est nous-mêmes, c'est-à-dire, nos imperfections, nos vices, nos défauts.

L'ambition, la jalousie, les animosités de la politique, l'amour de l'argent, des positions lucratives, des honneurs, qui met les grands intérêts nationaux au-dessous des intérêts personnels, l'affaiblissement de la foi chez plusieurs, notre torpeur sur le grand remède à apporter à notre grande plaie sociale, l'émigration de notre population aux Etats-Unis, le luxe, l'ivrognerie, des préjugés que l'on favorise pour se populariser aux dépens du véritable progrès, le mépris des lois et des décisions de l'Eglise qui parle par la bouche des supérieurs ecclésiastiques

la fourberie, la perfidie, l'hypocrisie, le mensonge, la calomnie, voilà autant de maux qui pourraient dissoudre notre nationalité et qui ne trouveront un remède salutaire et efficace que dans la pratique constante, sincère et éclairée de la religion.

La Pologne se perdit par la jalousie de ses grands qui donna à ses voisins la chance d'assouvir sur cette malheureuse nation les projets de leur criminelle ambition. L'Irlande vit sombrer ses institutions locales par la soif de l'or et des places de la majorité de ses mandataires.

Rappelons-nous que la force de notre nationalité réside dans la conservation intacte de nos institutions locales, son lien, dans la vertu, sa santé, dans la religion. Un philosophe anglais a dit : que la religion est l'arôme qui empêche la science de se corrompre ; la religion est aussi l'arôme qui entretiendra la vigueur de notre nationalité.

Justitia elevat gentes, dit l'Ecriture sainte, et ce mot " justitia, " dans le langage divin, renferme tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, et par conséquent envers notre chère patrie.

A l'exemple de nos ancêtres, soyons des hommes de foi, d'espérance, de charité, et, au temps des orages et des tempêtes, la Providence, comme autrefois, veillera sur nous comme sur la prunelle de son œil. La fureur des vents pourra nous faire ployer, mais nous ne romprons pas. Sous l'égide de la religion, travaillons donc à notre bonheur dans le temps pour nous assurer celui de l'éternité.....